

## **Notre collectif? Un bouillon de culture, assurément!**

Claude Falgas

### **Our collective? A cultural breeding ground, indeed!**

#### **Abstract**

The process of elaborating thought from an experience we have been through is necessarily tinged with our own personal perceptions and requires to be in touch with what's alive within ourselves in the here and now. It took me a long time to differentiate clearly when people are talking in first person and when they are talking for the sake of talking. There is a certain quality people have when they are speaking from their core. And the process of letting this quality emerge is an energetic one.

Having myself marinated for a long time in the ethnography-oriented group led by Patrick Boumard, I am now convinced that the ordinary convivial relationships we have when our group meets are a good means to open ourselves to the diversity of what it means to be a human being living moment to moment. I also believe that they can be a stepping-stone for ways for our societies to evolve into less pathogenic directions.

I actually realized little by little that each person's dynamics (mine included) require self-support in given situations, and that this self-support is the fertile ground in which thought and action can sprout and grow.

In addition, the act of "telling others about one's experience" considerably helps elaborating reflection skills on one's work for those whose jobs involve working with and adapting to life forces, such as salt marsh workers for instance.

Simply put, cultural breeding grounds have existed since the dawn of time and they are undoubtedly the way forward.

**Keywords:** Patrick Boumard, ethnography, cultural breeding ground, convivial, self-support, creative know-how from experience

### **Présentation**

Le fil conducteur de mon propos tient à ce que le ressenti du vivant en situation (individuel et collectif) fonde ce qui devient ensuite réflexion construite. C'est un processus d'élaboration et de transformation de soi dont nous considérons le plus souvent qu'il va de soi, ce qui n'est absolument pas le cas, me semble-t-il. Je témoigne dans ces lignes qu'il m'a d'abord fallu en reconnaître son existence à l'œuvre, puis mettre des mots dessus tout en repérant quelques influences qui le réoriente ou l'entrave. Les "bouillons de culture" pour reprendre l'expression d'Edgar Morin me semblent alors absolument essentiel pour que puisse s'exprimer un tel processus qui n'est rien d'autre qu'une forme de biodiversité du vivant. J'ai observé ce processus se déployer dans le groupe tout d'abord animé par Patrick Boumard et

dans lequel ont évolué les participants passés et actuels (j'en fais partie). Notre monde devenant toujours plus dépendant de la "data"-fication à travers l'omniprésence des technologies informatiques auxquelles commencent à s'ajouter l'intelligence artificielle, nous nous éloignons très facilement, je reste convaincue qu'il est essentiel de cultiver les bouillons de culture. Ils me semblent constituer, peut-être, des points d'appui pour des évolutions moins pathogènes de nos sociétés, du point de vue de la biodiversité comme du point de vue de la démocratie.

Dans ce texte que je présente maintenant à la discussion, je voudrais explorer ce qui m'a amenée à reconnaître comme "bouillon de culture" ce "labo d'ethno" dirigé par Patrick Boumard. Edgar Morin utilise cette expression dans le quatrième tome de *La Méthode (Les Idées)*. Quand j'arrive à la suite d'un concours de circonstances dans le groupe à la fin des années 90 (1998, je crois), je suis depuis plusieurs années attentive au déploiement du vivant comme enseignante de mathématiques en Lycée Professionnel et je m'interroge profondément sur ma manière de travailler avec les jeunes. S'ils me semblent tout à fait capables de comprendre ce que j'enseigne, ils décrochent pourtant souvent du système scolaire. Que se passe-t-il? Pour avoir travaillé auparavant dans la formation continue, j'ai bien conscience qu'aider à apprendre est un processus complexe, qui part de soi, que chacun suit un chemin propre fluctuant sous de multiples influences. J'essaie de partir de ce qu'est chacun et j'imagine que passer par du travail universitaire en sciences de l'éducation va m'aider à comprendre.

À ce moment-là, j'ai déjà eu l'occasion d'apprécier le caractère écologique de la pensée d'Edgar Morin. Avec les différents tomes de *La Méthode*, il développe une alternative à l'observation mécanique des seuls rapports de forces en présence. J'apprécie sa conscience de la complexité du vivant à la fois plurielle (diversité spatiale), métissée (évolution dans la durée) et ouverte à l'imprévisibilité de futur. Dans le quatrième tome de *La Méthode*, il aborde l'émergence de la pensée et développe, dans la première partie de l'ouvrage (l'écologie des idées), l'idée qu'un "bouillon de culture" est

"favorable en même temps: à l'autonomie relative des esprits, à l'émergence de connaissances et d'idées Nouvelles, au développement des critiques réciproques. Tout cela favorisant corrélativement: l'élaboration théorique, l'esprit critique et les possibilités d'objectivité." (Morin E., 1991, p. 48)

Je fais directement le lien entre cette notion de "bouillon de culture" et le fonctionnement de notre labo. Cela me semble aller de soi. Longtemps après, maintenant, j'ambitionne donc d'éclairer le chemin reliant la réalité sensible de mon vécu dans ce labo à la notion de "bouillon de culture".

## **1 – Un fonctionnement collectif qui m'a d'abord surpris**

Quand j'arrive dans le groupe, beaucoup de choses m'étonnent. En particulier, personne ne me demande de définir mes objectifs. J'entends simplement: "*Venez réfléchir avec nous une fois, pour voir. Et vous déciderez si ça vous convient ou pas*". Quand je regarde autour de moi, le groupe ne semble pas clairement délimité: des personnes arrivent, d'autres présences s'estompent. Les centres d'intérêt ne paraissent pas non plus très homogènes. Chacun semble mener sa démarche de recherche dans une certaine autonomie, dans les thèmes comme dans les moyens de l'étudier. Contredisant le sérieux apparent affiché par l'étiquette du labo ("Centre d'Études et de Recherches sur les Politiques et les Pratiques en Éducation") je vois des participants qui ne sont pas très souvent à l'heure, qui demandent des délais pour rendre quelque chose... Cela ne gêne pas les participants apparemment. Moi non plus, d'ailleurs. La façon de réfléchir n'est pas directement dirigée vers l'abstraction comme c'était le cas dans les paysages de la connaissance que je connaissais un peu. Je ne retrouve pas cet esprit tendu vers l'élégance de la science, qui rend irréfutable et universelle une théorie, comme celle qui nous permet de dire que, d'une certaine manière, les pommes qui tombent et les planètes qui tournent ne sont qu'un seul et même phénomène. En bref, beaucoup de choses me semblent étranges et personne ne me dit ce que je dois faire! C'est déstabilisant, mais pourquoi pas.

Peu à peu, je m'aperçois que j'apprécie vraiment l'ambiance du collectif. Je constate que de la pensée universitairement solide est réellement produite puisque les participants soutiennent leur thèse et que j'apprécie la cohérence qui transparait quand ils et elles racontent leur point de vue. Après leur soutenance, ces mêmes personnes viennent encore, pour continuer à échanger à propos de théories, de publications de recherche qualitative, bien sûr, mais aussi à propos de toutes sortes d'autres sujets. Curieusement, pas de changement d'ordre hiérarchique à cette occasion. D'ailleurs, la "considération de l'autre" qu'évoque Valérie au cours de l'un de nos échanges de suivi du processus d'écriture est partout présente. Elle fait intrinsèquement et naturellement partie des caractéristiques de fonctionnement de ce labo. Cela crée une atmosphère finalement assez confortable et je ne me sens pas entravée. J'impulse à mon rythme et à mon idée la réflexion que je souhaite mener. Cela me convient.

Sans doute, Ivan Illich aurait-il parlé de "convivialité". Outre l'expression du plaisir d'être ensemble, ce terme (d'ailleurs spontanément arrivé lors de la première réunion destinée à amorcer le projet d'écriture) est relié, pour lui à l'existence de potentialités pouvant se développer. Ce sont celles

- d'un avenir global à la portée de l'humain: "J'appelle société conviviale une

société où l'outil moderne est au service de la personne intégrée à la collectivité, et non au service d'un corps de spécialistes. Conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil", (Illich I., p. 13)

- d'une option individuelle dont les germes existent au présent: "La convivialité est la liberté individuelle réalisée dans la relation de production au sein d'une société dotée d'outils efficaces", (Illich I., p. 28)
- d'un futur possible sous-tendu par des implications politiques affirmées et/ou revendiquées: "La convivialité sera restaurée au cœur des systèmes politiques qui protègent, garantissent et renforcent l'exercice optimal de la ressource la mieux répartie dans le monde: l'énergie personnelle que contrôle la personne." (Illich I., p. 29).

La "convivialité" me paraît encore actuellement présente dans le groupe actuel du labo, dans le groupe resserré qui s'est donné la perspective d'écrire comme dans ceux qui se retrouvent de temps en temps, à diverses occasions.

## **2 – Notre "vivant-dans-le-corps": un premier repère pour l'observation du vivant**

Dans ce groupe, dès les premiers temps de ma participation, je reconnais immédiatement une belle diversité, d'origine géographique, de culture, d'âge, de façon de faire... Cela me plaît. Beaucoup de discussions portent sur "l'œil ethnographique". N'ayant pas d'avis très clair sur la question, j'écoute beaucoup et je regarde. Cela me rend plus attentive à ce dont témoignent les corps à la réception ou à l'émission des flux d'information en situation. Je commence alors à utiliser (usage personnel) l'expression "vivant-dans-le-corps" pour désigner cet outil disponible en permanence pour percevoir et suivre en continu ce qui se passe en situation. Les portails sensoriels informent ainsi sur le monde extérieur et aussi sur mon état intérieur et mes réactions spontanées (mises ou non en actes). Je comprends que je fonctionne ainsi depuis toujours sans m'en apercevoir. Le "vivant-dans-le-corps" devient vite un moyen délibéré pour travailler avec les jeunes de Lycée Professionnel ainsi qu'un outil d'observation de ce qui se passe dans mon travail de terrain.

Dans le "vivant-dans-le-corps" importe autant la singularité d'une sensibilité personnelle ne passant pas par les mots, que la fiabilité de l'estimation d'un état. Je comprends peu à peu que notre fonctionnement de groupe passe aussi par des chemins similaires d'intersubjectivité corporelle. J'observe là se manifester deux idées systématisées par Francisco Varela: la pensée pure n'existe pas car elle n'est pas séparable du corps dans lequel elle s'enracine (Varela, 1993) et il n'y a pas de différence de nature entre la pratique des gens ordinaires et celle des experts car les

uns comme les autres s'y prennent d'une manière analogue. Sans qu'ils et elles aient pu disposer de la validation d'une observation scientifique du cerveau en train de fonctionner, je me dis que les personnes se réclamant du courant de l' École Nouvelle ont affirmé à peu près le même constat à partir de leur expérience.

Quand l'expérience est première, le "vivant-dans-le-corps", est clairement à l'œuvre puisque les portails sensoriels prennent toute leur place. Et dans le fonctionnement du labo la nourriture avait son importance: nous mangions ensemble lors des regroupements. Or, manger et boire, des activités humaines du quotidien, mettent simultanément en éveil tous les sens et nous construisent peu à peu, sans que nous en ayons directement conscience: un aliment ou une boisson se goûte, mais aussi se regarde, se sent, se touche... pour enfin être assimilé et servir de base à l'édification matérielle de nous-même dans son acception la plus organique. Sans doute, les repas contribuaient-ils à ne pas trop nous perdre dans le monde virtuel des idées... L'intersubjectivité corporelle se manifestant dans le "vivant-dans-le-corps" me semblait s'organiser partout de la même manière et je commençais à repérer à quel point ce que je tenais auparavant pour "travail sérieux de recherche" avait perdu de son exclusivité. Une dizaine d'années auparavant, je n'aurais jamais mené un travail en reconnaissant la sincérité des personnes, dans la cohérence observée entre contenus et expression corporelle!

À ma grande surprise, se dévoilait un paysage de la connaissance très différent de celui que je connaissais. Et curieusement, je ne me sentais pas en danger intellectuellement parlant, même quand Patrick, revenant du Mexique, nous proposait de goûter des insectes grillés en guise d'apéritif! Je devenais alors curieuse de cette démarche ethnographique qui rassemblait les participants. Je ne me sentais pas incitée à de la conquête menée tambour battant comme je le craignais initialement. Je me sentais libre de tâtonner, de me tromper, de bifurquer... Comme, au cours des discussions avec les uns ou les autres, je trouvais de surcroît, souvent des références pour mes propres travaux (auxquelles je n'aurais probablement pas pensé sinon). Que demander de plus? Je savais être à la marge, universitairement parlant puisque soutenir ma thèse n'était pas pour moi un objectif à atteindre aussi vite que possible comme indispensable préalable à une trajectoire universitaire. Je souhaitais simplement voir où pouvait me mener ma réflexion dans un processus d'évolution au long cours, en relation avec ce que je vivais au lycée professionnel. Dans ce collectif, les singularités de chacun étaient respectées voire encouragées comme terreau de réflexions à venir. L'intersubjectivité corporelle (permise par la diversité de chacun) m'apparaissait comme une trame fondatrice.

### **3 – “Savoir-y-faire”: une forme de déploiement de soi, observable après-coup**

La conscience de l'importance du “vivant-dans-le-corps” comme générateur de processus originaux naissant d'une intersubjectivité corporelle prenait implicitement de la consistance. Et le jour où un participant avait invité Geneviève Delbos (co-auteur de *La transmission des savoirs* – 1984) a marqué un tournant. Ce jour-là, à Guérande, un jour de février froid et venteux, elle décrivait des transmissions empiriques de savoirs et de techniques dans les activités de paludiers. Elle parlait de la transmission qui “*se fait sans se faire*” entre un paludier et son fils, et utilisait l'expression “*savoir-y-faire*” pour désigner l'expertise empirique et stable sans être figée qu'il convient de maîtriser dans le métier. Je relie instantanément cette expression au “vivant-dans-le-corps” et à l'intersubjectivité corporelle qui en émerge. Dans tous les métiers, depuis la nuit des temps, en effet, se perpétuent et se renouvellent des processus d'apprentissage et de transmission dans une densité d'expérience en pratique à la fois individuelle, collective et ouverte à la créativité personnelle à partir de l'expérience. Très progressivement, j'en suis arrivée à penser qu'à l'image du fonctionnement paludier, notre collectif développait aussi une forme de “savoir-y-faire” tournée vers la réflexion.

Le fonctionnement d'un paludier est complexe, au sens où Edgar Morin comprend ce terme. Il doit faire au mieux avec le vent, la mer et la terre dans le cœur de son activité, avec ses collègues quand l'entraide est nécessaire. Il doit, en même temps trouver un chemin dans l'environnement économique et social. Son métier s'insère en effet à la fois dans le fonctionnement de la nature et l'évolution d'un écosystème social et local. Le “vivant-dans-le-corps” agit dans une continuité de contact de soi dans chacun de ces contextes. Ce qui se crée à partir de là (Edgar Morin parlerait d'une forme singulière d'auto-éco-organisation) dépend donc à la fois des options existentielles du paludier (un état intérieur non formulé la plupart du temps) et de ce qui existe dans l'environnement. En outre, quand le paludier “travaille avec la nature qui travaille”, comme le formule Geneviève Delbos, rien n'est complètement contrôlé et rien n'est entièrement ou durablement régi par les mêmes règles. Le “vivant-dans-le-corps” est le moyen de manifestation d'une intentionnalité propre à travers une prise directe, sensible et permanente avec le réel. La validation s'en fait toujours en situation et a posteriori, car, à chaque instant, aucun choix ne peut être considéré comme meilleur dans l'absolu.

Dans le “savoir-y-faire” décrit par Geneviève Delbos se dessine ainsi la possibilité d'apparition, au moment opportun, de trésors d'ingéniosité et, en même temps, de stabilités et cohérences permettant une durabilité dans le fonctionnement. Est suggéré en filigrane l'existence d'une forme de conscience de soi en situation que

Albert Bandura nomme sentiment d'auto-efficacité (*self-efficacy*). Il appelle ainsi la confiance lucide dans ses propres capacités se développant par et dans l'expérience. En outre, le sentiment d'auto-efficacité fonde la motivation comme l'action et intervient dans l'orientation de nos projets, dans la force et la nature de nos décisions, dans notre persévérance et nos vulnérabilités au stress et à la dépression... Ce sentiment d'efficacité personnelle se développe en dehors de la parole pour la simple raison que le métier de paludier s'exerce essentiellement dans la solitude. Dans un échange continu et en actes de flux d'informations, cependant, est générée une sorte de coopération observable dans la fluidité des gestes comme dans la stabilité des attitudes corporelles.

Pour Geneviève Delbos, comme si le "savoir-y-faire" ne se déployait pas que dans l'espace, mais aussi dans le temps, entre les générations de paludiers, la transmission se "fait sans se faire, sans avoir à se dire, à travers des comportements et, le plus souvent, à l'insu des protagonistes". Se dessinait alors une sorte de schéma relationnel présent aussi dans le fonctionnement de notre collectif. La trame énergétique peut en être reconstituée après-coup par le langage, tandis que le "vivant-dans-le-corps" capte sur le moment la substance vivante des processus qui s'enchevêtrent.

#### **4 – "Raconter": construire et renouveler un "savoir-y-faire" dans les jeux de l'esprit**

Dans notre collectif, les activités étaient tournées vers la réflexion et une production individuelle et collective dans cette perspective: articles, ouvrages, études de terrain, organisation ou participation à des colloques... Et, j'ai réalisé peu à peu qu'une activité très banale en apparence constitue un moment-clé, faisant germe dans le schéma relationnel. Dans notre groupe, ces moments sont ceux qui surviennent quand l'un d'entre nous raconte aux autres où il en est. "Que se passe-t-il là?" aurait questionné Peter Woods. Et j'ajouterais maintenant "particulièrement dans le travail restant dans l'ombre tout en étant mis en œuvre par les corps". L'approche et la compréhension de ce qui se joue là se sont installées très lentement pour moi, après quantités de mises en actes comme témoin et comme actrice des processus.

Au tout début de ma participation au collectif, j'avais mené pour mon travail de doctorat des entretiens avec des personnes qui "avaient financièrement réussi sans passer par l'école", et que j'appelais "autodidactes". Ces personnes me semblaient porter une façon d'apprendre différente de celle qui se déployait à l'école. Avec ces personnes je repérais rapidement que "racontez-moi" semblait bien plus fécond que "expliquez-moi". La seconde formulation amène un dialogue en questions/réponses.

Quand le terme de “raconter” était lancé, s’amorçait une forme de coopération très différente. Dès les premiers instants de l’entretien, en effet, s’installe instinctivement un positionnement mutuel des corps et des esprits, qui joue ensuite sur les processus à l’œuvre. J’observais alors le “vivant-dans-le-corps” des personnes s’animer différemment, plus librement me semblait-il, et, au final, l’information recueillie était plus riche, plus claire, plus détaillée... Le corps de la personne fournissait quantité d’informations complémentaires aux contenus. En polarité à ce qui semblait se dessiner, je songeais au “dispositif” (Foucault M.- 1975) qui entrave le mouvement spontané ainsi qu’à la difficulté ressentie par beaucoup de personnes cherchant à se positionner sans se sentir soumises à une autorité extérieure (Milgram S. - 1974). Comme le formule maintenant Hartmut Rosa (Rosa H. - 2018 – p. 201) “ce qui distingue en propre, un état de non-aliénation” ne serait-il pas tout simplement lisible dans le corps?

Par des échanges initiés en “*racontez-moi*”, je suis alors passée d’une attention exclusive à l’information en troisième personne (ce qui est dit, et qui est objectivement perçu), à une attention plus périphérique, plus immédiate du corps de l’autre en mouvement (information en deuxième personne). Je prenais alors soin de valider en la complétant cette information en première personne qui me semblait surgir par des mots: “que se passe-t-il, à l’intérieur de vous, quand...”. C’est ainsi que devenaient disponibles des indications sur la cohérence intérieure, par exemple. Je devenais plus efficace avec les jeunes du lycée professionnel qui essayaient de me manipuler (bénéfice annexe appréciable) et je comprenais peu à peu que pouvait s’ajouter à l’information en troisième personne (ce qui est objectivement dit) et à l’information en deuxième personne (formulé par un témoin), de l’information en première personne provenant de mon ressenti, de la conscience immédiate tournée vers mes fluctuations intérieure. Je pouvais *en même temps et consciemment* ressentir et disposer d’un certain recul réflexif, ce qui me permettait de manier le va-et-vient entre eux.

À la fin du travail de doctorat, à partir de là, avec quelques collègues du lycée, nous avons expérimenté à quel point la manière dont circulent les flux d’information peuvent transformer l’état intérieur des jeunes et donc, leur manière de s’y prendre dans la vie. Certains programmes étaient plutôt orientés vers la mixité sociale locale entre lycée général et lycée professionnel, d’autres plutôt vers la future intégration sociale (des jeunes de lycée professionnel allaient en stage pratique à l’étranger). Nous avons ainsi développé des repères pour ce que nous appelions “la Démarche de l’Éducation Durable”. Nous avons par exemple repris l’idée du “journal de bord”, qui devenait pour nous “feuilleton de la mobilité”. Nous développions aussi, en pratique et en tenant compte des contraintes particulières, le schéma relationnel que je voyais se dessiner en même temps de plus en plus nettement dans notre labo. Il me

semblait conduire à une coopération productive, dans laquelle, sans nier les différences, chacun se positionnait à partir de lui(elle)-même.

Dans ces programmes, nous étions, avant tout, attentifs, à prendre le temps de faire des points personnels, sous la forme “raconter ce qui se passe”. De tels échanges se font *avec* l'autre et non contre. Et nous observions peu à peu, s'installer dans la durée une construction solide de l'humain. Nous constatons aussi qu'une coopération fonctionnelle ou une confiance mutuelle doivent être perpétuellement recrées, réanimées, régénérées. De manière surprenante, la démarche ethnographique en pratique m'ouvrait à des espaces étonnants de compréhension des fonctionnements du vivant. Nous disions à ce moment-là, nous inspirer de l'Éducation Populaire.

## **5 – Des équilibres dynamiques intérieurs constitutifs d'un auto-soutien**

Quand j'ai commencé, ensuite, à m'intéresser à la gestalt-thérapie (en particulier à celle qu'avait développé Laura Perls), je commençais à discerner que, à différentes échelles et dans différentes situations, se retrouvait souvent une même trame énergétique dans le schéma relationnel des relations de proximité. Là, notre accès à l'information passe

- par le ressenti personnel (informations en première personne, pas toujours aisées à formuler, surtout pour les jeunes);
- par nos observations (information en deuxième personne, qui demandent à être vérifiées pour éviter les interprétations quand notre observation porte sur des personnes et non des objets);
- par de l'information en troisième personne qui serait générée par des observations objectives très peu souvent disponible quand il s'agit de relation de proximité: l'éventuel observateur censé fournir cette information objective en troisième personne empêche l'instauration d'une relation vivante.

Pour aller un peu plus loin, je me suis alors appuyée sur ma pratique de la gestalt-thérapie.

Fritz Perls, le plus connu de ses fondateurs utilise le terme d'auto-soutien (self-support) (Perls F. - 2003) sans clarifier vraiment ce qu'il entend par là. Laura Perls (faisant aussi partie des fondateurs) en décrit clairement la manifestation somatopsychique individuelle (bas du corps stable et haut du corps libre) sans toutefois le nommer comme tel. Dans mon paysage mental, l'expression “vivant-dans-le corps” assez vague, s'est progressivement complétée de celle, plus clinique, d'auto-soutien. Et, en observant ce qui se passe dans différentes situations dans l'optique de Laura Perls (le bas du corps stable et le haut du corps libre, principalement) j'en suis arrivée

à considérer que l'auto-soutien, que nous manions sans en avoir conscience, revient à un ajustement complexe de trois processus d'auto-régulation, tout aussi peu perçus la plupart du temps. Ils émergent spontanément de l'intérieur de nous-même, et leur synthèse expriment notre équilibre dynamique somato-psychique du moment. Ils s'enchevêtrent, se conditionnent mutuellement et chacun joue d'autant plus facilement son rôle que l'environnement n'entrave pas trop la spontanéité de ce qui se passe.

Le premier de ces équilibres en situation (et souvent le plus facilement perceptible de l'extérieur) est un sentiment suffisant de sécurité personnelle dans la situation. Une éventuelle standardisation reste invisageable: je pense à une personne se sentant parfaitement à l'aise sur une pente de glace, mais qui considérerait comme obstacle insurmontable de demander une coupe chez un coiffeur. Quand quelqu'un "raconte", la contestation de ce qu'il ou elle dit, par exemple, ou la brusque conscience (réelle ou fantasmée) d'une faille dans le raisonnement peuvent mettre à mal l'auto-soutien tandis qu'une ambiance de convivialité en facilite l'existence. Nous "savons" cela. Pour qu'existe un auto-soutien opératif, il importe aussi que le sentiment d'efficacité personnelle (dont parle A. Bandura) reste suffisant dans la configuration particulière de la situation vécue. Dans l'action de "raconter", par exemple, peut surgir une perception (là aussi, réelle ou fantasmée) indiquant une difficulté de compréhension, ou peut se manifester un brusque moment de fatigue physique intense... Rien n'est jamais complètement sous contrôle...

Et, pour pleinement exister, l'auto-soutien doit en outre associer suffisamment de ce qu'Antonio Damasio nomme "sentiment même de soi" (Damasio A., 2002). Comme ressenti central et profond de nos ressources vitales en situation, notre sentiment de nous-même conditionne nos orientations de fond, en lien avec la conscience que nous en avons et avec le sens que nous donnons à ce qui se passe. Au fil de nos expériences de vie, compte tenu des aléas de l'existence et de notre capacité de leur répondre, notre auto-soutien s'entretient, s'amplifie ou se délite, transformant dans la réalité nos possibilités de prendre place dans le monde et d'élaborer notre rapport à lui... L'auto-soutien en situation, au centre de la façon d'être des uns et des autres dans les regroupements de notre Collectif, m'a ainsi, peu à peu, semblé au cœur de nos relations et un point-clé de notre fonctionnement. En lien avec la remarque de Francisco Varela sur la similarité entre les façons de s'y prendre entre gens ordinaires et experts, se clarifiait un schéma relationnel sur lequel chacun dispose d'une certaine prise, à partir de l'information en première personne à laquelle il a accès.

## **6 – Auto-soutien: un arrimage à l'essentiel de soi**

L'auto-soutien et ses trois composantes est devenu central dans le schéma relationnel, à mes yeux. Les différents aspects en sont particulièrement observables quand l'un d'entre nous raconte aux autres où il (ou elle) en est. J'ai alors cherché à être aussi consciente que possible de ce qui se passe, pour moi et en moi au cours des moments où je raconte (information en première personne) dans notre groupe et dans d'autres circonstances. Je me suis alors aperçue que je suis animée par deux perspectives à la fois, qu'il me faut mener ensemble sans perdre ni l'une, ni l'autre, alors que chacune demande une qualité spécifique de présence.

Il s'agit tout d'abord (et c'est le plus apparent) de ne pas perdre l'arrimage au fil conducteur de ce que je souhaite dire. C'est la composante "performance", liée à la conscience réflexive restée connectée à la réalité vécue par les sensations. En information à la première personne, je dirais que ce fil conducteur de ce que je souhaite dire m'a semblé suffisamment signifiant (dans mon univers interne) pour que je me sois donné la peine de l'étoffer, de le travailler, de revenir dessus, de le tisser au mieux... Quand je "raconte où j'en suis", je teste la stabilité, voire le brillant de cette vertebración produite dans la durée: le fil conducteur est solide et partageable. Ce terme de vertebración plusieurs fois utilisé par Fernando Sabiron au colloque de Lecce ("Cultures et Éducation" en 2015) insiste sur l'alliance de stabilité, d'enracinement dans le réel, de souplesse non parfaite mais bien présente et somme toutes très efficace de la colonne vertébrale d'humain vivant. Ce terme me ramène, en outre, par l'évocation du squelette qui nous structure, au sentiment même de soi, constitutif de l'auto-soutien dans sa composante corporelle. Quand quelqu'un racontait ou que je le faisais moi-même, j'observais l'intérêt et l'importance de la vertebración, d'une pensée. Quand elle s'installe dans une réflexion, les idées s'articulent les unes aux autres dans un tout cohérent, accessible à la rationalité, l'existence de limites restant présente, mais sans que le développement ne s'en trouve entravé.

Raconter aux autres est donc, une manière de tester la vertebración de sa propre pensée, de vérifier que des intuitions initiales n'ont pas subrepticement glissé vers des illusions spéculatives, comme la construction factice d'une version améliorée de soi-même ou celle d'une belle histoire que l'on se raconterait à des fins de propagande idéologique... C'est aussi une façon de rester attentive à ce que la construction soit stable, suffisamment détaillée pour être accessible, sans être diluée par des détails qui surchargent. Pour une personne qui écoute, la vertebración décrit l'attitude amenant à suivre honnêtement l'autre dans sa réflexion, sans complaisance mais sans non plus volonté de détruire. Dans de tels moments, le bouillon de culture mijote, si je puis dire: le potentiel de terreau nourricier pour la réflexion individuelle

et collective mûrit, s'amplifie. Par petites touches, bien sûr. Rien de spectaculaire là-dedans. Chaque participant, s'il est disponible à ce qui se passe, peut nourrir là ses propres ressources d'auto-soutien, ce qui lui permettra, peut-être ensuite, de traverser plus facilement des situations difficiles sans s'effondrer, en continuant même, éventuellement, à se transformer, à évoluer. C'est la vie. À Lecce, dans un contexte différent de celui du fonctionnement ordinaire de notre labo, je voyais le même phénomène de bouillon de culture et le même schéma de relation... J'ai ainsi pris conscience, là, de ma conviction que les bouillons de culture et la biodiversité culturelle sont certainement une des meilleures protections pouvant exister pour prévenir les pathologies sociales... Et, en novembre de cette année 2015, quand les attentats, à Paris, ont sidéré tout le monde, cette idée a encore pris du relief.

### **7 – Auto-soutien: au cœur des orientations prises en situation**

La vertebración d'une réflexion incite une personne à affirmer la justesse de ses propos tout en s'enracinant une sorte de conviction sereine. Conscient et volontaire, ce processus s'élabore dans la durée. Quand une personne "raconte où elle en est", se déploie aussi en même temps, un autre phénomène bien plus fugace, semblant souvent aller de soi: maintenir une présence tournée à la fois vers soi et vers le contact aux autres. Elle est plus souvent remarquée par son absence que par son existence. La circulation d'informations en première et en deuxième personne (souvent non formulées) constitue ainsi une sorte de "savoir-y-faire" relationnel permettant d'appréhender l'espace social du moment sans perdre la sensation de se sentir exister soi-même. Quelles orientations implicites s'expriment là? Être avec le vivant ou contre lui? Coopérer? Se défier? Entre les corps qui s'expriment silencieusement, se tisse le dialogue entre plusieurs auto-soutiens. Pas plus que celui du sentiment d'efficacité personnelle, l'équilibre du sentiment suffisant de sécurité n'est jamais gagné d'emblée et l'ensemble reste facilement fluctuant (même si la convivialité d'un groupe aide à trouver une forme de stabilisation). Tous ces flux d'information organisent à l'échelle de la cellule le terreau de nos orientations de fond.

Stanislas Dehaene, dans ses recherches sur le fonctionnement neuronal (accès à notre conscience réflexive à travers la vision) observe en effet (information en troisième personne) qu'une multitude d'opérations neuronales échappent à notre esprit conscient. Seule, émerge une synthèse dans un "embrasement neuronal" en relation avec le besoin de sens du sujet: "toute une armée d'opérateurs inconscients s'occupe d'orienter le faisceau de l'attention et de trier les monceaux de données qui parviennent à nos sens jusqu'à ce que l'un d'entre eux alerte la conscience de la présence d'une pépite pertinente" (Dehaene S. - 2014 – p. 110). Les expériences de la

vie ont-t-elle enracinée une intentionnalité de conquête, de domination, d'intransigeance, voire d'envie de nuire...? A-t-elle installé des réflexes de rébellion et une attitude de coq de combat? Une attitude d'effacement de soi ou de repli pour se protéger du monde environnant? Une curiosité pour l'inconnu et de désir de l'exploration? Certaines conditions faisant apparaître des résonances comme les nomme Harmut Rosa (Rosa H. - 2018) ouvrent dans l'ombre de nous-même, à des chemins alternatifs, à des bifurcations nous menant parfois bien en dehors de nos habitudes: le rapport de force, qui s'installe souvent par réflexe acquis n'est pas la seule option envisageable.

Ainsi, dans la relation permanente entre organisme vivant et environnement, la trame énergétique de l'auto-soutien d'une personne interagit continûment avec le tissu spatio-temporel des faits. Que se passe-t-il quand tout devient instable? Pour la personne qui l'emploie, le terme "crise" suggère-t-il que, après un désagréable temps d'exacerbation des tensions et de turbulences, les éléments tendront d'eux-même à se réorganiser et à revenir à un état proche de l'état initial? Il est alors tentant (économie d'énergie!) de "faire le gros dos" en prenant patience dans l'attente de jours meilleurs. Sur le moment, l'inquiétude monte, bien sûr, et les chaînes associatives d'idées peuvent laisser poindre de l'angoisse, mais le verrouillage mental du "tout va bien s'arranger" peut suffire à ce que rien ne se manifeste à l'extérieur (information en deuxième personne), tandis que l'information en première personne n'est pas plus accessible: les surdités/aveuglements acquis ont verrouillé les sensations.

En revanche, quand "crise" est entendu comme une transformation irréversible, accompagnée de l'apparition de nouvelles formes d'organisation (Edgar Morin utilise le terme de métamorphose), l'auto-soutien, nourri par les informations en première et en deuxième personne prend toute son importance. Le chaos est possible, bien sûr, de même qu'une installation de "déviance" par rapport aux normes établies. Un tâtonnement traçant peu à peu un chemin novateur peut aussi bien s'installer généré par l'auto-soutien d'une (ou des) personne(s) à la fois stable(s) et libre(s), devenant ainsi agent(s) de transformation. Les circuits de l'information (observation de la situation) et les mises en actes de talents propres (initialement potentiels) amènent une forme nouvelle à se manifester. La situation est habitée de l'intérieur. Pour peu que plusieurs auto-soutiens entrent en synergie (coopération) se constitue un bouillon de culture, amorce d'un terreau social fécond.

## **8 - Auto-soutien: une disponibilité aux résonances potentielles**

Curieusement, dans mes premiers entretiens avec les "autodidactes" j'avais été étonnée: toutes (et j'insiste sur ce "toutes") les personnes évoquaient une même trame fondatrice de leur devenir. Une personne faisant figure de référence (un patron, un

chef, un maître d'apprentissage...) avait ouvert la porte de leur avenir en quelques mots, sans doute renforcés par un échange silencieux des corps dont la trace n'a pas été consciemment gardée. À la surface, rien d'autre que du très banal ("*quand tu seras patron...*"). Toutefois, l'évocation de ce moment de reconnaissance de soi restait chargé d'une immense émotion plusieurs décennies après. Ils et elles me racontaient là un moment de résonance personnelle et ce mécanisme m'intriguait car il me semblait ouvrir un accès personnel à des espaces auparavant inenvisageables.

En ce qui me concerne, la proposition de Geneviève Delbos de considérer le travail complexe des paludiers comme un "savoir-y-faire" a pour moi joué un rôle similaire de résonance et d'ouverture à des espaces insoupçonnés de réflexion. J'ai alors peu à peu compris que les moments où l'un d'entre nous racontait aux autres où il (elle) en était, figuraient tout simplement comme de discrets espaces potentiels de résonance (ce mot est arrivé bien plus tard). Le pouvoir de bifurcation d'un moment dépend d'une synergie entre auto-soutien des participants et pouvoir facilitant d'un l'environnement. C'est pourquoi une résonance n'existe que dans une relation de proximité. D'une manière plus formelle, Harmut Rosa, affirme que la résonance "est une forme de relation au monde associant aff $\leftarrow$ fection et é $\rightarrow$ motion, intérêt propre et sentiment d'efficacité personnelle, dans la quelle le sujet et le monde se touchent et se transforment mutuellement. [...] Ce n'est pas une relation d'écho, mais une relation de réponse. [...]. Les relations de résonance présupposent que le sujet et le monde sont suffisamment fermés, ou consistants, afin de pouvoir parler de leur propre voix, et suffisamment ouverts afin de se laisser affecter et atteindre." (Rosa H., 2018, p. 200). Et l'auto-soutien porte cet "en même temps" de consistance et d'ouverture.

De mon point de vue, résonance parfois très discrète et vertebración me semblent alors au cœur de ce qui se passe pour et entre les participants au labo. Et, là encore, ce qui est observable à la surface d'un "vivant-dans-le-corps" s'enracine là encore dans les profondeurs d'un fonctionnement cellulaire. Dans nos mouvements d'aller-vers le monde, les travaux, amorcés à Parme par Giacomo Rizzolatti et son équipe montrent que les "neurones-miroirs" nous permettent d'activer les mêmes zones quand nous regardons faire que quand nous faisons. Tout en maintenant, la distinction soi et autrui. Ils nous permettent ainsi, sans que nous en ayons conscience, de "lire" l'environnement, et éventuellement d'interpréter correctement les intentions des autres (recevoir de l'information et la relier à du sens), ce qui nous sert de base pour l'imitation (les apprentissages de base) et donc notre adaptation. Notre auto-soutien en situation le permet.

En même temps, notre "sens proprioceptif" étudié par C. S. Sherrington au tout début du vingtième siècle, trace dans nos cellules la possibilité du retour vers soi-même. Le sens proprioceptif, en effet, nous renseigne instinctivement sur notre

positionnement spatial et sur la stabilité de nos équilibres internes. Il nous maintient en particulier en relation avec les repères d'aplomb cosmiques fournis par la sensation de la gravité qui nous ramène vers le centre de la terre et par celle du soutien que nous fournit le sol par l'intermédiaire de nos appuis. Ce sens proprioceptif veille ainsi sur notre intégrité physique (ne pas tomber...) en orientant en même temps nos mouvement non physiques (d'humeur, de pensée, etc). Ainsi, dans l'ordinaire des moments où nous racontions où nous en étions, se combinaient deux processus internes l'un de verticalisation (*vertebración*) et de cohérence entre plusieurs aspects de soi-même et l'autre de résonance émanant de temps en temps de ce double mouvement horizontal de l'information ("associant aff<sup>←</sup>fection et é<sup>→</sup>motion") qu'évoque H. Rosa. L'auto-soutien en situation en assura la cohérence.

## **9 – Bouillon de culture: une forme sociale discrète, existant depuis toujours**

Après avoir observé à multiples reprises l'association implicite de *vertebración* et de résonances en situation, je m'étonnais de ce que de tels phénomènes, en particulier ceux de résonance, qui se déroulent partout et sous nos yeux n'aient jamais été considérés avec le même sérieux que les rapports de force. Ni prévisibles ni reproductibles, ils me semblent pourtant intéressants: ce sont des péripéties dans l'existence et il en est fait mention dans la littérature. Je pense par exemple, à Albert Camus qui fait dialoguer Scipion et Caligula autour de la perception d'une résonance (acte II; scène XIV), ou qui nous parle de ses résonances personnelles avec les paysages méditerranéens dans *Noces* ou dans *l'Été*. Des sociologues contemporains font aussi état de ces résonances. Edgar Morin en parlant de "l'état poétique", par exemple, décrit cet état connu de tout un chacun qui les rend possibles: "ce que j'appelle l'état poétique, c'est cet état d'émotion devant ce qui nous semble beau ou/et aimable, non seulement dans l'art, mais également dans le monde et dans l'expérience de nos vies, dans nos rencontres. L'émotion poétique nous ouvre, nous dilate, nous enchante. C'est un état second de transe qui peut être très douce, dans un échange de sourires, la contemplation d'un visage ou d'un paysage, très vive dans le rire, très ample dans les moments de bonheur, très intense dans la fête, la communion collective, la danse, la musique, et particulièrement ardente, enivrante, exaltante dans l'état amoureux partagé." (Morin E. 2021, p. 56). Pourquoi n'interrogeons-nous pas plus souvent ces résonances qui surgissent si facilement dans nos existences?

Les résonances telles que l'entend H. Rosa font pourtant partie du quotidien quand existe du contact sensible au réel comme c'est le cas pour les pratiques de métiers: "Entre les plantes et le jardinier, entre les livres et le savant, entre les planches et le menuisier, la pâte et le boulanger, le violon et le violoniste, s'élaborent d'authentiques relations responsives qui sont autant de relations résonances au

monde” (Rosa H. 2018, p. 267) nous dit H. Rosa. Quand nous “racontons aux autres où nous en sommes, nous nous inscrivons donc tout simplement dans la pratique d’écrire comme dans celle d’un métier. À l’image d’un paludier maniant un “savoir-y-faire” spécifique. Quand H. Rosa ajoute ensuite que “la résonance est l’envers de l’aliénation” (Rosa H. 2018, p. 205) je retrouve l’épice dont j’avais perçu la saveur quand j’associais spontanément notre collectif au terme “bouillon de culture”.

Le tissage entre résonances et vertebración en situation stabilise et rend vivant un bouillon de culture. Edgar Morin le dit autrement: “il y a interdépendance en boucles entre les régressions du déterminisme (de l’imprinting), les développements de l’autonomie cognitive et l’apparition de conceptions novatrices. Cette boucle culturelle fait tourbillon et bouillon de culture. Elle est favorisée, au sein du “commerce” et de la dialogique culturelle, par une activation “calorique” des échanges, débats, antagonismes. Cette activation comporte certes beaucoup de déperditions d’énergie et beaucoup d’aléas, mais elle apporte des chances multiples à l’essor des idées et des connaissances.” (Morin – 1991 – p. 48). Ce même tissage est traduit par “convivialité” (avec toujours l’auto-soutien comme centre actif) pour Ivan Illich c’est un processus qui “répond à trois exigences: il est générateur d’efficacité sans dégrader l’autonomie personnelle, il ne suscite ni esclaves ni maître, il élargit le rayon d’action personnel.” (Illich I., p. 27). Dans les faits, spontanément s’agrègent ainsi parfois vertebracions, convivialités, possibilités de résonances et de coopérations à partir d’auto-soutiens en situation. C’est un processus énergétique existant dans diverses formes sociales. Il vise la prospérité commune.

Robert Axelrod (Axelrod R. 1996) remarque que cette façon d’interagir en tenant compte des perspectives d’autrui en plus des siennes propres existe aussi à peu près partout (même entre “ennemis” comme durant la guerre de 14/18). Il ajoute que la coopération (à travers des simulations informatiques sur le donnant/donnant) semble, en outre, intéressante pour tout le monde surtout quand chacun se projette sur le long terme. Notre collectif en a simplement transféré la trame dans le domaine de l’esprit (la démarche ethnographique amorce le cheminement de la réflexion) alors qu’il était plus fréquent dans ceux de l’action. L’exemple de notre collectif ne fait après tout que confirmer les observations de Matthieu Ricard, qui, dans son “Plaidoyer pour l’altruisme” (Ricard M. 2013), recense toutes sortes d’études (observation des primates, recherches anthropologiques ou ethnologiques, témoignages) montrant que la très grande majorité des interactions sociales entre êtres vivants sensibles se fait dans une modalité amicale et coopérative. Dans les relations de proximité, dans la banalité du quotidien (si facilement considéré comme insignifiant) s’élaborent en fait à bas bruit un terreau social et culturel fait d’auto-soutiens, de vertebracions, de convivialités, de résonances, de coopérations qui après-coup, sont désignés comme bouillon de culture.

## **10 – Notre collectif? Dans les pas de l'Éducation Nouvelle et notre contexte actuel?**

Et si toutes ces élaborations émergeant sans que quiconque n'y prenne garde à partir de l'expérience constituaient un germe vital nous permettant d'exercer ses propres capacités de jugement et de décision et donc de vivre en société en traçant notre propre chemin? Nous en revenons toujours au même constat. Quand une personne (un corps sensible et un cerveau, l'ensemble ne formant qu'un) se trouve face à une énigme qui a du sens, se développent à moins d'être entravées, des capacités d'inventivité qui n'auraient jamais existé si l'expérience vécue avec été artificiellement réduite et/ou bornée. Nous en revenons toujours à ce maniement de l'information par le corps dans lequel se niche le cerveau et l'information émanant de la proximité reste essentielle.

Les renouvellements s'amorcent dans l'expérience vécue. C'est ainsi que les "méthodes actives" mises en œuvre après les années sombres de la première guerre mondiale par les partisans des enfants de l'École Nouvelle, ont aidé des enfants dans leur maturation d'idées en gestation. C'est ainsi que les "savoir-y-faire" de métier (l'essentiel des activités professionnelles jusqu'à une époque assez récente) et personnels se sont transmis et perpétués en évoluant à partir de la pratique. Dans la vie quotidienne de l'entre-deux guerres quand a pris naissance le mouvement de l'Éducation Nouvelle, seules les connaissances religieuses étaient enseignées en dehors du prisme sensoriel de l'expérience. Un tout petit peu plus tard, les années sombres de la deuxième guerre mondiale ont bien montré que quand l'humain ne pense pas ce qu'il (ou elle) fait, le pire peut arriver. C'est ce qui frappe Hannah Arendt quand elle assiste au procès d'Eichmann à Jérusalem en 1961. Elle constate:

"ce qui me frappait chez le coupable, c'était un manque de profondeur évident, et [...] la seule caractéristique notable qu'on décelait dans sa conduite, passée ou bien manifeste au cours du procès et au long des interrogatoires qui l'avaient précédé, étaient de nature entièrement négative: ce n'était pas de la stupidité, mais un manque de pensée". (Arendt H. 1981, p. 21)

Tout un chacun a gardé la conscience de ce qui a résulté d'un tel manque de pensée.

Alors, aujourd'hui, quand nous savons que de nouveaux neurones sont engendrés jusqu'à la mort, que notre cerveau évolue compte-tenu de nos expériences, en particulier quand est mené un apprentissage spécifique, qu'en faisons-nous? Notre

environnement technologique fait d'ordinateurs toujours plus sophistiqués et d'intelligence artificielle toujours plus performante nous entraînerait-elle sur la pente d'un manque de pensée? Comment entretenons-nous, pour nous même, et pour les jeunes générations l'entraînement au maniement de l'information de proximité qui participe à la construction de l'auto-soutien? Tobie Nathan évoque le manque de relation qui s'est installé entre sensation du réel et langage décrivant ces sensation. Sans cette relation, pas de sentiment de soi, donc pas d'auto-soutien, et donc pas de convivialité, de bouillon de culture... Il affirme comme loi à propos des enfants de migrants, avec lesquels il a longtemps travaillé: "Si les migrants sont particulièrement sensibles aux idéologies montantes, c'est qu'elles viennent combler, le vide laissé en eux par des sensations sans matérialité" (Nathan T. 2017, p. 16). Notre collectif, comme bouillon de culture me semble détenir une fonction sociale de prévention. Curieusement, assez peu de structures universitaires publiques me semblent porter cette perspective de transformation de l'univers interne des participants.

C'est ainsi que je tiens notre collectif, comme lieu et moyen (parmi d'autres, j'espère) pour que les participants épousent pleinement leur propre mouvement de vie (action et réflexion, informations de toutes sortes, y compris dans la proximité) sans se laisser durablement pétrifier par des formes qui enferment. Il me semble encore plus vital qu'il y a trente ans que chacun, à son échelle et dans son contexte puisse exercer sa faculté de penser par soi-même et de coopérer avec les autres. Le bain culturel qui nous imprègne s'est imperceptiblement transformé et nous nous avançons toujours plus vers des relations instrumentales et réifiantes quand disparaissent les sociabilités diffuses telles que celle installée dans notre labo. En ce qui me concerne, Notre labo, initié bien avant mon arrivée par Patrick Boumard, m'a donc essentiellement servi de bac à sable pour m'exercer à penser par moi-même en intégrant l'information en première et deuxième personne.

Ce que j'ai compris, durant toutes ces années de fréquentation du labo, peut sembler finalement complètement dérisoire. Je crois, en effet, avoir surtout progressivement déconstruit la conception du processus d'élaboration de pensée qui exigeait un détachement aussi complet que possible des perceptions sensibles pour répondre au besoin d'universalité associé à la réflexion scientifique. J'ai compris que cette conception bien adaptée à la compréhension mécanique de ce qui se passe (un objet agi dans l'espace et le temps) n'est absolument pas adapté aux phénomènes vivants pour lesquels les processus de transformation sont primordiaux et pour lesquels la proximité est essentielle. À une époque où nous nous sentons plombés par les risques liés à la perte de biodiversité, bousculés par le dérèglement climatique qui s'amplifie, inquiets face aux redoutables prouesses de l'intelligence artificielle, et interpellés par l'émergence de dictateurs partout dans le monde, l'auto-soutien de chacun et les bouillons de culture (qu'ils soient tournés plutôt vers l'action, ou vers la

réflexion) me semblent une manière personnelle de répondre à ces défis. En inventant les modalités de fonctionnement de ce qui est devenu “notre labo”, Patrick Boumard a montré qu’une organisation très simple pouvait générer des résultats dignes d’intérêt. De quelle manière ce bouillon de culture va-t-il en générer d’autres, ailleurs et autrement? Affaire à suivre...

\* \*  
\*

### **Questionnements autour de la vie d’un laboratoire d’ethnologie: pourquoi nous interroger sur le fonctionnement d’un / de ce labo d’ethnographie?**

C’est en relation directe avec un questionnement très ancien portant sur le fonctionnement du vivant, en ce qui me concerne. Notre culture occidentale privilégie la question des phénomènes existant dans l’espace temps, en s’occupant beaucoup moins des conditions d’une émergence. Et je me suis préoccupée depuis toujours de cette question des émergences visant la prospérité dans des contextes différents: des vaches en santé pour produire du lait, mais sans le forçage qui les rend cardiaques quand un chien aboie trop fort (c’est ainsi que je suis passée en bio en 75), des élèves de Lycée Professionnel qui sont suffisamment bien dans leur peau pour ne pas décrocher juste avant le bac, l’émergence de la résilience chez des personnes revenant de loin d’une manière ou d’une autre...

Dans notre labo, j’ai toujours eu la sensation que des émergences de cet ordre étaient aussi à l’œuvre. Cela m’a amenée à explorer cette dimension énergétique, alors que Edgar Morin évoque simplement l’existence du phénomène dans l’espace temps en les nommant “bouillons de culture”.

### **Quelles étaient nos motivations pour intégrer le laboratoire et/ou une formation doctorale?**

Je voulais juste continuer en thèse après un DHEPS (Diplôme de Hautes Études en Pratiques Sociales). Or, les institutions n’étaient pas franchement accueillantes: je n’étais pas étudiante puisque j’avais un poste de prof de L.P., j’avais un grand trou universitaire lié à ma période de conjointe d’exploitant agricole, les institutions me ramenaient en permanence à ma formation initiale qui n’était pas de sciences humaines... Un vrai casse-tête administratif. Aussi, quand Guy Avanzini à Lyon, m’a donné le nom et le numéro de téléphone de Patrick Boumard, je n’ai pas cherché plus loin! C’était juste un sol sous le pied pour le pas suivant sans que je sache bien vers quoi j’allais.

### **Quels souvenirs avons-nous des premiers moments dans le labo?**

1 - L'immense silence qui a duré, duré, duré, quand j'ai téléphoné à Patrick et que j'ai dit que je téléphonais de la part de Guy Avanzini!

2 - La restriction des sens au regard quand il était question d'oeil ethnographique. Il me semblait que l'ambiance ressentie, ou ce qui passe par l'oreille était tout aussi importante. Mais à l'époque je ne concevais pas les choses à partir de la "conscience immédiate", qui intègre tous les sens dans une mise en mouvement du corps et de l'esprit et ouvre par la même à la dimension énergétique de ce qui se passe.

3 - La surprise de constater qu'une thèse (Daniel) pouvait tout à fait être validée même si elle était en dehors des habitudes de forme qui à mon sens, faisait force de loi par la règle implicitement établie. Autrement dit, la surprise d'une tolérance sociale à la déviance dans le monde universitaire.

### **Que trouvons-nous dans le labo sur un plan collectif et individuel?**

Des personnes qui savent à peu près vers quoi elles souhaitent aller (dans le texte précédent, je parle de "vertebración") et qui n'ont pas peur de l'hétérogénéité et de l'originalité. Le labo a été le lieu de rencontres avec des personnes dont la pensée m'a vraiment intéressée, comme Geneviève Delbos ou Josette Gueguen

### **Comment définissons-nous l'ethnographie? Quels sont nos auteurs ou courants théoriques/historiques de référence?**

Pour moi, l'ethnographie est une attitude humaine dans le rapport au monde (ce que je place au-delà des concepts) avec

- une sensibilité originale qui place en avant-plan (sans doute en partie du fait de l'histoire personnelle) certains éléments de l'environnement
  - une capacité à formuler ce qui se passe, c'est-à-dire à transformer des sensations en information
  - une capacité à construire du sens à partir de l'expérience (jusqu'où c'est possible) et à formuler ce sens en relation avec un ou des cadres de référence qui existent déjà ou qui sont construits à l'occasion. Ce qui donne une orientation
- Ce qui fait que je me sens plutôt à l'aise avec le courant ethnométhodologique.

### **Comment dans notre quotidien professionnel ou personnel mobilisons-nous l'ethnographie?**

Il me semble mobiliser l'ethnographie de manière informelle partout où je suis. J'ai toujours remarqué certains détails (un regard particulier d'une personne vers une autre, une ambiance, une façon de se mouvoir dans l'espace...). C'est ainsi. La fréquentation du labo m'a permis d'avoir une meilleure conscience à la fois de comment je m'y prends pour cela et aussi de l'immensité de ce trésor d'information qui reste toujours, tout le temps, disponible, juste là, à notre disposition. Nous avons le choix de cueillir cette information, ou de la négliger.. Nous sommes partis de là avec les jeunes de lycée professionnel comme dans mes activités de gestalt-thérapie dans le monde rural. D'une manière un peu plus organisée, j'ai mobilisé certains aspects de l'ethnographie au lycée professionnel: la "démarche de l'éducation durable" portait une composante ethnographique importante. Un peu plus tard, les activités de gestalt-thérapie menées avec les conseillers agricoles (programme européen *New Advisers*) faisaient de même, ainsi que, plus récemment, je travaille avec toutes les personnes qui "aident les autres" d'une manière ou d'une autre, aide à la personne, soignants, enseignants, nounous... et gestalt-thérapeutes.

### **Comment définissons-nous sur le plan de la pratique notre rapport à la démarche de recherche?**

J'aime bien cette obligation morale que donne la démarche de recherche de structurer un mouvement de réflexion, et j'aime bien cette façon de partir d'à peu près n'importe quelle observation, pour, peut-être, en faire quelque chose. Il y réside quelque chose de l'ordre de l'exploration et une autre de l'ordre de l'honneur de l'esprit humain. Le problème est que pour rendre ces activités plaisantes, intéressantes, il y faut du temps, beaucoup de temps et ne pas craindre de se plonger dans les situations pour s'en imprégner vraiment. Cela rend la démarche de recherche ainsi menée très peu rentable au sens strictement financier du terme, ce qui ne va pas dans le sens de l'histoire actuelle. Il faut en même temps trouver un équilibre subtil entre lisibilité d'une organisation (qui peut facilement devenir rigide, donc statique) et désordre (qui tourne facilement à l'agitation et à la dispersion, voire au chaos)

### **S'il fallait choisir deux ou trois recherches que nous avons menées de manière individuelle ou collective, lesquelles pourrions-nous résumer/contextuer?**

- La "démarche de l'éducation durable": le processus de structuration de jeunes de lycée professionnel dans les mobilités européennes (échanges, et stages à l'étranger), et le processus de structuration de l'accompagnement de ces jeunes (auto-éducation aidée des enseignants) qui n'a jamais abouti. Quand les jeunes se

déplaçaient, ils complétaient (ou non, d'ailleurs) leur “feuilleton de l'aventure humaine”. Le premier volet a donné lieu à des articles. Pas le deuxième. Nous étions un petit groupe d'enseignants (siciliens et bretons) à mener ce travail

- “Conseillers agricoles”: à la suite du Grenelle de l'environnement, des expérimentations ont été menées sur la mutation du métier de conseiller agricole pour que diminue l'utilisation des produits phytosanitaires par les agriculteurs. Ce fut “Conseillers agricoles demain”, un projet regroupant plusieurs chambres d'agriculture du territoire national et *New Advisers, un programme européen*. J'étais simplement associée à des personnes de la Chambre d'Agriculture.
- Mes réflexions actuelles sur les activités d'accompagnement, (je parle de mon expérience de gestalt-thérapeute) dans lesquelles s'insèrent divers articles, certains déjà écrits et d'autres en cours d'écriture, comme celui qui nous rassemble ici.

## **Bibliographie**

ARENDT (H.). 1981 et 2014 pour le 3ème tirage. *La vie de l'esprit, la pensée, le vouloir*. Paris. Éditions P.U. F., collection Philosophie d'aujourd'hui.

AXELROD (R.) 1996 (ré-édition 2006). *Comment réussir dans un monde d'égoïstes: Théorie du comportement coopératif*. Paris. Éditions Odile Jacob.

BANDURA (A.), 2003. *Auto-efficacité, le sentiment d'efficacité personnelle*. Paris et Bruxelles. DeBoeck Université.

BARICCO A. 2004 en Italie, 2006 pour la traduction française, *Homère, Iliade*, Paris, Éditions Albin Michel.

CYRULNIK (B.). 2012. *Sauve-toi, la vie t'appelle*, Paris, Odile Jacob.

DAMASIO (A.). 1995. *L'erreur de Descartes*. Paris. Éditions Odile Jacob.

DAMASIO (A.). 1999. *Le sentiment même de soi*. Paris. Éditions Odile Jacob.

DAMASIO (A.). 2010. *L'autre moi-même, les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*. Odile Jacob

DAMASIO (A.) 2017. *L'Ordre étrange des choses; la vie, les sentiments et la fabrique de la culture*. Paris. Éditions Odile Jacob.

- DEHAENE (S.), 2014. *Le code de la conscience*. Paris. Odile Jacob.
- DELBOS (G.), et JORION (P.) 1984. *La transmission des savoirs*. Paris. Éditions de la Maison des sciences de l'homme
- FOUCAULT (M.) 1975. *Surveiller et punir*. Paris. Gallimard.
- ILLICH (I.). 1973. *La convivialité*. Éditions du Seuil.
- MILGRAM (S.). 1974 pour la première traduction et 1994 pour la deuxième édition. *La Soumission à l'autorité: Un point de vue expérimental* . Éditions Calmann-Lévy
- MORIN (E.). 1991. *La Méthode 4: les idées*. Seuil
- MORIN (E.) 2021. *Leçons d'un siècle de vie*. Denoël
- PERLS (F.) 2003. *Manuel de Gestalt-thérapie*. Paris. E.S.F. Editions.
- RICARD (M.), 2013, *Plaidoyer pour l'altruisme; la force de la bienveillance*. Paris. NiL éditions.
- RIZOLATTI (G.) et SINIGAGLIA (C.) 2008. *Les neurones-miroirs*. Paris. Odile Jacob.
- ROSA (H.) 2018. *Résonance, une sociologie de la relation au monde*. Paris. Editions La Decouverte.
- VARELA (F.), THOMPSON (E.), ROSCH (E.). 1993. *L'inscription corporelle de l'esprit, science cognitive et expérience humaine*. Paris. Seuil.
- WOODS (P.), (1990), *L'ethnographie de l'école*. Paris. Armand Colin

